Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 58 (1929)

Heft: 11

Artikel: À l'école de Guy

Autor: Dévaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041067

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LVIIIme ANNÉE. N° 11. 1er AOUT 1929.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, ecrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.*

*Le **Bulletin pédagogique** et le **Faisceau mutualiste** paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du **Bulletin** et 5 du **Faisceau**.*

SOMMAIRE. — *A l'école de Guy. — De la vie, de la gaieté et du profit par la lecture. — L'enseignement de la grammaire. — Bibliographies. — Communication du Dépôt du matériel scolaire. — Société des institutrices.*

A L'ÉCOLE DE GUY

« Comme vous voilà emballé pour ce gosse! »
Un quidam.

Dieu a de ces bontés. Quand nous ne savons comment faire face au mal, que nous nous débattons péniblement contre des obstacles qui semblent insurmontables, quand la vertu d'espérance vacille chez les timorés et les gémisseurs, il suscite quelqu'un, tantôt un Pape, tantôt un enfant, qui nous indique le moyen de triompher, un moyen à la fois inattendu et traditionnel.

Or, le plaisir, la dissipation, la luxure, les démons des sept péchés capitaux, courent aujourd'hui le monde en automobiles, en avions, sur les bandes des cinémas, dans les ondes qu'aucun fil ne saurait lier. Il n'est plus un coin de campagne perdue où l'occasion facile

de jouir payennement ne s'étale, alléchante, criée, clamée, cornée, selon la recette des réclames à l'américaine. Quelles barrières élever, et assez hautes, pour préserver la jeunesse du scandale?

Voici : le saint Pape Pie X déplace simplement le centre de la résistance. Puisque les préservatifs extérieurs ne sont plus efficaces, il prend le cœur des petits comme forteresse, et, pour la défendre, il y installe le Christ de la communion précoce et fréquente.

Et voici encore : Jésus, pour bien montrer par le fait, comme en un « échantillon », en un « donné concret », ce que devient un enfant qui communie, quand c'est lui qui l'élève, et non de maladroits pédagogues, nous a présenté Guy. C'est un enfant spontané, vif, primesautier, joyeux, aimant, mais réalisant, progressivement, il va sans dire, les vertus de l'enfance, dans les joies et les jeux de l'enfance, dans ses peines et ses tentations, dans ses sacrifices et ses expiations et, pour que le chef-d'œuvre soit complet, il en a fait le type exemplaire d'une mort de l'enfance. Afin que son modèle attire mieux l'attention, il le choisit beau, racé, et dans Paris. Afin que les garçonnets d'aujourd'hui et de demain le reconnaissent comme un des leurs, il lui donne du goût pour le meccano, les moteurs, les avions, la T. S. F., les insectes et les étoiles. Il a même poussé la délicatesse jusqu'à le laisser écolier médiocre, pour que tous ses camarades se rendent bien compte que les faveurs divines ne sont pas nécessairement accordées en proportion avec les notes de classe. Et pour que rien ne le troublât dans la formation de cette âme, il a réduit au minimum ses collaborateurs humains : un confesseur très bon, très fin, très discret ; une admirable maman surtout, dont je ne dirai rien, parce que les mots les plus exquis dont je pourrais me servir me sembleraient grossiers et messéants pour exprimer ce que je sens et ce que je devine.

Guy est le chef d'œuvre de son « petit Jésus ». Or, les artistes étudient avec une minutieuse attention comment ont procédé les grands maîtres, afin de surprendre leurs secrets et de les imiter. Que n'en agissons-nous de même, nous, qui travaillons sur une « matière » infiniment plus précieuse que la toile ou la pierre, sur des âmes que le Sang du Christ a rachetées, et dans le but d'y faire resplendir la propre image de Dieu.

J'ai beaucoup appris, quant à moi, à l'école de Guy. Je lui suis redevable de ce qu'on a jugé de meilleur, de plus original, dans ce que j'ai pu produire, — et de beaucoup d'autres choses encore. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Je suis heureux, bien heureux, d'avoir aujourd'hui l'occasion de restituer à Guy ce que je lui dois.

Et ceci d'abord, que l'essentiel de l'éducation consiste à stimuler dans l'âme de l'enfant une vie intérieure intense et agissante. Non seulement à la maison, en classe aussi ; car c'est à la classe que je pense et pour la classe que j'écris.

Deux écoles se disputent aujourd'hui les enfants : l'école « réceptive » et l'école « active ». L'école réceptive vise à communiquer des connaissances énumérées dans un programme et sanctionnées par des examens. Elle oublie que nous n'apprenons point pour le plaisir d'apprendre, mais pour voir clair dans notre vie, pour pouvoir la vivre de telle façon qu'elle vaille la peine d'être vécue. De quoi l'école réceptive n'a cure. Guy ne se serait-il pas désintéressé de ses études, lui qui cependant était avide de savoir, lui qui s'est si fort instruit en lisant, en observant, en expérimentant, justement parce qu'on ne lui parlait pas de ce qui l'*intéressait* ou d'une manière qui l'ait *intéressé*, entendez : de ce dont sa personnalité en devenir avait besoin pour passer de la puissance à la réalité, vase vide, mais qui sent son vide et désire ardemment qu'on le remplisse [1].

L'école active est venue, qui, par réaction violente, a balayé le programme, proclamé que seul l'intérêt instinctif devait être écouté, parce que seul « naturel » ; et c'est l'unité de la personne établie par en bas, le supérieur expliqué par l'inférieur [2] ; quant à l'intelligence, son rôle est réduit à répondre aux problèmes que suscitent les circonstances extérieures et les nécessités de l'existence, que ne peuvent résoudre « ni l'instinct, ni les automatismes acquis » [3].

Ecole « réceptive », école « active », l'une et l'autre ne se préoccupent que de communiquer à l'enfant des vérités qui servent. L'école selon l'ordre chrétien enseigne une vérité à servir. Des vérités qui servent, éparpillées en branches et spécialités, dont on veut faire bénéficier un moi indigent et borné, — une vérité qui est le commencement et la fin de tout, à laquelle on voue généreusement son moi, qui le fait se dépasser lui-même, l'enrichit et l'élève jusqu'à l'infini, — voilà l'essentielle opposition.

De quel service servir cette vérité ? Du service, nous osons dire : de la servitude de l'amour. La profitable leçon que nous donne cet enfant qui mérite d'être notre maître, ou plutôt le Christ de la communion qui l'a formé, la voici : susciter au cœur, au centre de la personnalité humaine, un grand amour pour une vérité qu'on veut servir.

Il est, là-dessus, dans le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne un passage topique. C'est Dieu qui parle : « L'âme ne peut vivre sans amour ; il lui faut toujours quelque chose à aimer, car c'est d'amour qu'elle est faite et par amour que je l'ai créée. C'est pourquoi je t'ai dit que la volonté donne le branle à l'intelligence : « Je veux aimer, semble-t-elle lui dire, parce que ma nourriture à moi,

[1] *L'Ecole active et l'intérêt*, Nova et Vetera, septembre 1926, et *Autour de l'Ecole active*, janvier 1927.

[2] *Instinct, sublimation, Ecole active*, Nova et Vetera, juillet 1927.

[3] *La déroute de la pédagogie*, I. De Rome à Vienne ou de l'ordre au désordre ; II. Moscou ou la parodie satanique de l'ordre, Nova et Vetera, juillet 1928.

c'est l'amour. » Réveillée par la faculté affective, l'intelligence se met à l'œuvre : « Tu veux aimer ! je vais te donner un bien que tu puisses aimer » [1]. Oui, c'est ainsi que nous sommes faits. Nous voulons vivre ; or, la vie est mouvement, activité, effort ; mais il n'y a de mouvement que sous l'impulsion de l'attrait ; il n'y a d'activité que lorsqu'on en espère un bien ; il n'y a d'effort et de peine, que si l'on en attend quelque jouissance qui vaille qu'on prenne cette peine et qu'on s'impose cet effort [2].

Il faut, dit-on, délivrer dans l'enfant la personnalité que la puérilité emprisonne. De quoi donc est faite la personnalité, sinon de cet amour définitif et total auquel on s'est donné, qui remplit le cœur, avive la pensée, bande les énergies, attribue aux actes leur signification et presse à poursuivre, au travers de la souffrance et du sacrifice, s'il le faut, ce dont l'on a fait son objectif et sa fin? Rares sont ceux qui disent ou font des choses en dehors de l'ordinaire ; mais tous, nous pouvons vivre intensément dans l'intime de notre moi. La pauvre infirme clouée sur son lit de douleur est une personnalité par sa vie intérieure ; le vieillard impotent aussi, celui par exemple qui répondait si pertinemment au curé d'Ars en désignant le tabernacle : « Je l'avise et il m'avise. » Guy est une personnalité magnifique par ce même grand amour qui remplit son cœur et sa vie. Pensez à ces mots d'un sens si plein : « Jésus et moi, nous nous aimons tellement », ou bien : « Je cause. — Mais tu es seul ! — Je cause au petit Jésus ! » et encore : « Je ne veux pas qu'on se retourne sur moi ; je ne veux être regardé que par le petit Jésus », et ce dernier enfin, éblouissant : « Le ciel, maman, je ne me le figure pas ; le ciel, pour moi, c'est le petit Jésus. »

Qui aime agit ; cet agir lui devient un besoin ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il peine, tout ce qu'il souffre, lui devient délicieux. C'est Guy « dégustant » avec lenteur une affreuse potion : « Mais, maman, puisque je fais un sacrifice pour le petit Jésus ! » L'amour est un maître aimable, mais rigoureux ; sa servitude est exigeante, mais combien spontanément obéie. Toutes les forces, toute l'intelligence, tout le cœur, tout le savoir-faire, les journées et même les songes des nuits, tout est consacré à l'usage de cet amour, et néanmoins l'on s'y use avec joie. Est-ce difficile ? « Oh ! non, il n'y a qu'à aimer Jésus et sa maman plus que tout, par-dessus tout !... » Mais aussi pour quel résultat ! En soi : unité, harmonie, élan, fécondité, joie. Autour de soi, l'amour rayonne en initiatives, en entreprises, en bienfaisant effort. La personnalité s'élargit et dépasse non seulement les limites du moi, mais celles du cercle de famille et du milieu : « Je voudrais faire connaître le petit Jésus dans le monde entier ».

[1] Sainte Catherine de Sienne, *Dialogue*, traduction Hurtaud, I, 175.
[2] Cf. Saint Thomas, *Somme*, art. VI, q. 28, I-II.

Présenter à l'enfant un objet digne d'être aimé totalement, l'aider à vivre de cet amour, c'est lui faire don du bien le plus précieux qu'il soit en notre pouvoir de lui offrir. Ce bien, c'est Jésus, pour nous, chrétiens, comme pour Guy. Tout le reste est du surcroît [1].

Parce que le jeune homme a une vie intérieure, sur laquelle il revient, dont il nourrit sa pensée, à la lumière de laquelle il estime ce qu'on lui dit et ce qu'on fait autour de lui, il a des idées et des jugements personnels. Comme il s'en inspire dans ses actes et sa conduite, il décide par lui-même, non sur des impressions, des caprices, les circonstances ou la suggestion d'autrui. Il est « quelqu'un ». Et comme il met au service de son idéal le meilleur de son intelligence, de son cœur, de ses forces, il développe justement ses qualités natives ; il met en valeur les « talents » que Dieu lui a confiés. Il devient « soi-même ».

Sans doute, l'amour ne se commande pas du dehors. Mais c'est au dehors que la faculté d'aimer va chercher l'objet de son amour : « Je veux aimer, car ma nourriture à moi, c'est l'amour », implorent les cœurs de nos enfants comme celui de l'humble fille du teinturier de Fontebranda. La mère, le prêtre, le maître aussi, ont, de par Dieu, la charge de répondre : « Tu veux aimer ! Voici un bien que tu puisses aimer ».

L'objet de l'amour, c'est, au centre, Jésus. Mais autour de lui rayonne tout ce qui est de Jésus, tout ce qui est à Jésus, la nature, et l'art, et la famille, et le milieu, et les pauvres, les « voyous » mêmes qui ont aussi une âme, la patrie, l'Eglise, l'Eglise surtout, avec le Pape et les prêtres. « Il en est de l'amour comme du vase que l'on remplit à la fontaine. Si on le retire de la source pour boire, il est bientôt vide. Mais si on l'y laisse plongé, on y peut boire toujours et il est toujours plein » [2].

L'intérêt né de l'amour ne se confine pas dans un cercle étroit ; il tend à s'étendre sur l'ensemble des êtres, car tous, par quelque côté, touchent à la vie, donc à l'amour, et tous demandent qu'on adopte à leur égard quelque attitude réfléchie. Et l'intérêt, non plus que l'amour, ne s'épuisent pas.

Alors l'école n'est pas en dehors de la vie, de la vraie vie, qui est celle de l'intime profondeur de la personnalité. De même que les occupations multiformes de notre ami étaient toutes irradiées par l'amour pour son « petit Jésus », ainsi toutes les branches et tous les travaux de la classe s'éclairent et se chauffent à la flamme d'une vie intérieure intense et compréhensive.

Voilà ce que Guy m'a fait entrevoir.

[1] Sainte Catherine de Sienne, *Dialogue*, traduction Hurtaud, I, 216.

[2] *Essai d'un « programme » scolaire selon l'ordre chrétien*, Nova et Vetera, septembre 1928.

Et aussi quelque chose de cette manière-ci d'enseigner et d'éduquer.

Lorsque maman et Guy s'entretenaient d'insectes ou de pays lointains, des enfants du cirque, du Pape, surtout du « petit Jésus » et de sa Mère, qui donc enseignait? Qui donc apprenait? Qui se souciait de préséance et d'autorité? Qui se plaignait de passivité ou de contrainte? On parlait avec amour d'un même objet touchant à l'amour ; les esprits et les cœurs en étaient tout remplis ; il y avait unanimité.

Je ne conçois la classe qu'en unanimité. Le maître et les écoliers aiment d'un même amour le même objet aimé. Les écoliers écoutent le maître en parler, parce que leur cœur est avide d'entendre ce qui touche à l'aimé. Le maître en parle, parce qu'il aime à faire connaître ce qu'il aime et à le faire aimer. Le savoir alors n'est plus du ballast pesant, inassimilé, impersonnel, parce qu'il est appréhendé par un acte de la personne entière. L'attente et le désir augmentent le pouvoir de luminosité et de pénétration de l'intelligence, développent sa capacité d'entendement et d'appropriation ; la connaissance acquise ainsi devient « partie » de la personne, l'enrichit, l'élargit, la rend mieux apte à l'action, ouvre des perspectives nouvelles qui provoquent de nouveaux intérêts, de nouvelles questions.

La classe est une société à membres inégaux, comme la famille, composée du maître qui sait et souhaite communiquer son savoir, de l'élève qui ne sait pas, mais souhaite apprendre ; les uns et les autres sont liés par la communauté de l'amour et par la mutuelle intention de servir une vérité qui les dépasse, qui est pour nous Celui qui s'est appelé la Vérité, qui s'est appelé aussi la Vie, laquelle n'est que la Vérité en amour, en grâce et en action.

Or, la vérité est d'autant mieux servie que la personne de celui qui s'est voué à elle est plus libre et plus puissante. Le maître, parce qu'il aime, — il est de l'amour de s'épandre et de se diffuser, — mettra donc son cœur et son point d'honneur à libérer l'enfant non seulement de l'ignorance, mais encore de son propre enseignement. Tout son effort tendra à se rendre inutile ; ce sera son orgueil et sa joie de constater que l'élève n'a plus besoin de lui.

L'élève sent qu'il ne sait pas, que son âme est étroite, son attention courte, sa bonne volonté intermittente, son intelligence inexpérimentée. Il aspire cependant au savoir, parce qu'il aspire à la vie qui a besoin du savoir. Il appelle le maître à son secours et se confie à lui, dans l'espoir que ce dernier fera de lui un homme, une personne, au besoin contre son gré momentané. Suivre le maître qui enseigne, le suivre avec application, avec docilité, c'est toute sagesse, de la part de l'élève, car c'est en se soumettant à son autorité, qu'il se délivrera. Enseigner avec autorité, c'est-à-dire en déterminant la matière, la méthode et les exercices, c'est, de la part

du maître, service et dévouement parce que l'autorité est ici une condition de la libération de l'enfant [1].

La question des rapports entre le maître et l'élève, que M. Ferrière qualifie d' « angoissante », se résout dans un mutuel amour envers une vérité à laquelle l'un et l'autre se sont donnés pleinement.

Il y aurait beaucoup d'autres points à étudier en Guy : sa spontanéité, sa simplicité, sa joie, sa pureté, ses fameuses « paresses », sa farouche pudeur pour tout ce qui touchait à son moi profond, l'extirpation de défauts que l'amour élimine bientôt, l'exquis naturel dans le surnaturel, l'oubli de soi, et surtout la manière dont le « petit Jésus » l'a conduit très haut, de sept à onze ans, par les sentiers de la sainteté. Mais une mince revue de seize pages à ses exigences... Et puis, à l'école de Guy, je ne suis qu'aux leçons élémentaires...

Un émule de Guy aux derniers rangs de la classe offrait un jour à sa mère, pour sa fête, faute de mieux, une page de cahier peu propre et couverte de chiffres griffonnés : des problèmes, un devoir d'école. Comme elle demeurait perplexe devant ce cadeau insolite : « Maman, fit Jean, ils sont tous justes. » Maman comprit alors quelle somme d'affection représentaient ces nombres additionnés.

Je m'excuse à mon tour de n'avoir à présenter, comme Jean, que ces pauvres feuilles de papier, — encore ne sais-je trop si les problèmes sont tous justes, — pour « fleurir » au jour de sa fête « le seigneur de maman ».

15 juin. E. Dévaud.

[1] *Le rôle du maître dans la classe*, Nova et Vetera, juillet 1929.

De la vie, de la gaieté et du profit par la lecture

Dans une récente étude, publiée dans l'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse*, 1918, M. l'abbé Dévaud a exposé une méthodologie captivante de la lecture. Ce travail mériterait d'être reproduit en entier et en gros caractères dans le présent organe. Il me paraît être une mine inépuisable de réflexions et de suggestions, capables d'alimenter le « feu sacré », si nécessaire à l'enseignement. Qu'on veuille bien souffrir que je relève *quelques idées* qui, sans être les plus importantes, contiennent néanmoins une valeur appréciable.

Si la lecture est souvent une leçon fastidieuse, c'est qu'elle paraît vide, c'est qu'elle ne semble point satisfaire quelque besoin profond de l'âme de l'enfant. On lit 1° pour se récréer, 2° on lit pour s'émouvoir, 3° on lit pour apprendre, 4° on lit pour se réconforter. La lecture à l'école, disons plus exactement, en trop d'écoles, semble n'avoir aucune de ces significations ; on y lit pour lire, du moins on en a l'air. Et parce que la lecture n'est point mise en rapport avec les aspirations profondes des élèves, elle n'intéresse pas.